

Supplément au SOP n° 134, janvier 1989

LE SAINT-ESPRIT ET L'EGLISE

Communication d'Olivier CLEMENT,
professeur à l'Institut de théologie
orthodoxe de Paris,
aux Journées orthodoxes de la Sainte-Baume
(Saint-Zacharie, Var, 11-13 novembre 1988)

Document 134.A

Dans la vie de l'Eglise, après la victoire du Christ sur la mort et sur l'enfer, plus rien - sinon notre péché - ne peut plus séparer Dieu et les hommes. Dans l'unité du Corps du Christ, l'Esprit peut souffler et la Pentecôte s'inaugure. C'est une véritable re-crétion, une reprise de la Genèse. L'Esprit en personne se pose en ferment de la communion humaine et de la transfiguration de l'univers et nous fait participer à la vie même de la Trinité.

Je parlerai donc de l'Eglise comme, en Christ, l'Eglise du Saint-Esprit, puis j'aborderai quelques aspects majeurs de l'action de l'Esprit dans l'Eglise.

D'abord, l'Eglise du Saint-Esprit : l'Eglise comme sacrement du Ressuscité et lieu d'une Pentecôte permanente ; ensuite : qu'est-ce que le charisme ? Qu'est-ce que le charisme ministériel et comment s'articule-t-il avec les charismes personnels ; en troisième lieu, une ecclésiologie de communion (le mot communion étant dans l'Eglise ancienne - et notamment chez Paul - synonyme du mot Esprit, Esprit Saint).

I. EN CHRIST, L'EGLISE DU SAINT-ESPRIT

Il y a un mystère de l'Eglise, auquel on adhère par la foi. Dans le Credo, nous confessons aussi notre foi dans l'Eglise. Il faut avoir la vision de l'Esprit pour reconnaître la plénitude "mystérique" de l'Eglise, sa profondeur sacramentelle, sa sainteté, là où l'oeil extérieur voit tant de limitations et de déficiences. Il y faut "non pas l'Esprit de ce monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les choses que Dieu nous a données par sa grâce" (1 Cor 2.12) : recours non à une Eglise invisible qui serait une simple communauté de croyants, mais recours à l'invisible de l'Eglise. Il n'y a finalement que l'invisible qui compte : si je regarde quelqu'un, si je ne le regarde pas comme un objet mais comme un visage, c'est l'invisible que je vois. Recours donc non pas à une Eglise invisible mais à l'invisible de l'Eglise, à la présence en elle, par l'Esprit Saint, du Ressuscité et de sa puissance de résurrection.

Toutefois, plus qu'objet de foi, l'Eglise est le lieu de la foi, le "lieu où l'on croit", le lieu où se manifeste l'action de l'Esprit, sa "gloire", et, dans cette action, celle du Père et du Fils. C'est là la grandeur de l'Eglise et ce qui fonde sa nécessité. Mais cela marque aussi sa limite : l'Eglise doit être une Eglise-icône et non pas une Eglise-idole ; l'Eglise ne possède pas magiquement son Seigneur, elle le reçoit dans l'humilité et la repentance, en réponse à l'épiclese, par l'action de l'Esprit. De même n'est-elle pas le Royaume mais, toujours dans l'Esprit, le "mystère" du Royaume (le mot mystère est un mot grec plus "englobant" que le mot sacrement), tendue dans l'espérance vers l'accomplissement ultime, vers le passage, la "pâque" eschatologique, de la "table sous voile" à la "table sans voile". Saint Irénée disait dans une formule magnifique : "La colonne et le fondement de l'Eglise, ce sont l'Evangile et l'Esprit" (Contre les hérésies III, 11,8).

1. Sacrement du Ressuscité et lieu d'une Pentecôte permanente

L'Eglise est, dans l'Esprit, le sacrement du Ressuscité et le lieu d'une Pentecôte permanente. C'est l'Esprit qui ressuscite le Christ. La Résurrection, c'est l'invasion de l'Esprit, c'est le moment où lorsqu'il semble que le Verbe incarné, le Fils, est mystérieusement séparé du Père par solidarité ontologique avec notre séparation, notre péché, notre désespoir, tout s'engloutit soudain dans le brasier de l'amour divin et l'espace de la mort devient l'espace de l'Esprit. Irénée dit encore que l'Eglise s'est vu confier l'Esprit par une création nouvelle, de même que Dieu a confié son souffle à la chair qu'il a modelée pour que tous les membres en reçoivent la vie. Et dans ce don est contenu l'intimité d'union au

Christ, c'est-à-dire l'Esprit Saint, gage d'incorruptibilité, affermissement de notre foi, échelle de notre ascension vers Dieu. Car là où est l'Eglise, là est aussi l'Esprit de Dieu ; et là où est l'Esprit de Dieu, là est l'Eglise et toute grâce" (Contre les hérésies III, 24, 1). Il ne faut jamais oublier les deux faces de cette formule !

Saint Luc et saint Jean, dans les Evangiles, nous donnent une "structure d'interprétation" du mystère de l'Eglise fondée sur le rôle de l'Esprit Saint. Jn 7.39 présente le don de l'Esprit comme le fruit de la "glorification" du Christ. Avec le mystère pascal, l'Esprit est comme "libéré" : il vient en force et fonde l'Eglise. Le discours de Pierre, à la Pentecôte, dans les Actes des Apôtres, fournit le cadre herméneutique : l'attente de l'Ancienne Alliance est accomplie, le prophétisme a désormais un lieu nouveau, l'Eglise, où la Fin est déjà présente non pas comme un rideau que l'on tire mais comme une ouverture de lumière. Nous rejoignons ce mystère ultime en communiant au Christ dans le Saint-Esprit. Une conception de l'homme se dessine, à la fois pneumatologique et ecclésiale - dans l'Esprit Saint et dans l'Eglise : dans l'Eglise, par la puissance de l'Esprit, l'homme trouve en Christ sa vérité, la vérité, il est appelé par la repentance, à ce que les Pères nomment la théosis, la "déification" dans l'Esprit Saint.

Les Actes des Apôtres, jamais interrompus dans la vie profonde de l'Eglise, apparaissent comme "l'Evangile de l'Esprit", où celui-ci parle et agit personnellement. Ce livre de l'Esprit est par excellence le livre de l'Eglise dont il décrit la naissance et la première expansion missionnaire. Promis par Jésus avant l'Ascension, donné à la Pentecôte, l'Esprit inspire les prédicateurs de la Bonne Nouvelle (Actes 4.8, 13.9, 6.3, 6.10, 7.55 etc.), suscite les charismes (10.47, 11.15, 19.6), intervient dans le choix des itinéraires apostoliques (13.4, 16.6-7), préside à l'établissement des responsables de communautés (20.28), se répand par des pentecôtes renouvelées, sur les païens comme sur les Juifs (10.45). Or l'Esprit agit toujours au "Nom de Jésus" - les Actes des Apôtres sont le "livre de l'Esprit" et aussi "le livre du Nom", le livre du Nom de Jésus - non seulement dans son invocation ("Quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé" (Joël, cité par Pierre, Ac 2.21) mais dans le rassemblement eucharistique, car le Nom désigne la présence à son plus haut degré d'intensité.

Chez Paul, en particulier, l'expression "Corps du Christ" a un sens nettement eucharistique, les termes d'"eucharistie" et d'"église" étant interchangeables (1 Cor 11.8). Or l'eucharistie est simultanément communion au Corps et "communion du Saint-Esprit", une chose qu'il ne faut jamais oublier... le Corps du Christ, dit Paul, est un "corps spirituel" où l'on reçoit une "nourriture" et un "breuvage" "spirituels" (1 Cor 10.3-4), expressions que Paul ne fait sans doute que citer et qui semblent avoir une valeur pré-paulinienne... La bénédiction de 2 Cor. 13,13, qui depuis les origines (et encore aujourd'hui) fait partie de la célébration eucharistique, applique spécialement au Saint-Esprit la notion de koinônia, "communion" : "La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous". ("L'amour de Dieu..." : quand on dit "le Dieu", avec l'article, comme c'est le cas ici dans le texte grec, il s'agit du Père ; c'est pourquoi dans nos liturgies nous avons précisé : "l'amour de Dieu le Père"). L'Esprit manifeste la présence du Christ et nous intègre à son corps spirituel. Simultanément, l'Eglise est une communauté charismatique, remplie des dons multiformes de l'Esprit. Et c'est justement le rassemblement eucharistique qui constitue le lieu où se réalise cette dimension charismatique de l'Eglise. Dans la 1ère épître aux Corinthiens, les chapitres 10 à 14 traitent à la fois de l'eucharistie et des charismes. La bénédiction du Pain et de la Coupe se fait "dans l'Esprit" (14.16), l'eucharistie, la liturgie eucharistique est elle-même charismatique et source de l'existence chrétienne comme existence humblement ou manifestement charismatique.

La structure de l'Eglise est donc "épiciclétique". Le Christ est notre seul

prêtre. (Dans le Nouveau Testament, en effet, le vocabulaire sacerdotal de l'Ancien Testament n'est utilisé que pour le Christ et pour l'ensemble des fidèles. Les responsables de communauté sont désignés par des mots neutres : episkopos, le "sur-veillant", presbyteros, l'ancien, des termes qui désignent la présidence de la célébration. C'est seulement à partir du deuxième-troisième siècle que le vocabulaire sacerdotal de l'Ancien Testament a été appliqué au président de l'eucharistie.) Quelle est la première épîclèse, l'épîclèse fondatrice ? C'est l'Ascension du Christ, notre grand prêtre, dont la prière au Père permet la Pentecôte, constituant l'épîclèse - l'invocation-par excellence. En réponse à l'épîclèse, l'Esprit intègre les dons des fidèles, et les fidèles comme don, au "corps spirituel du Christ.

Cette expérience vécue par l'Eglise est, je dirais, une expérience de l'ultime, une expérience de "parousie", aux deux sens du mot - présence et attente -, mais attente d'une plénitude déjà secrètement présente, et que l'Esprit nous "rappelle" - "jusqu'à ce qu'Il vienne" (1 Cor 11.26). L'Esprit et l'Epouse disent : 'viens !' ... Oh oui, viens, Seigneur Jésus !" (Apoc 22.17 et 20).

2. Charisme ministériel et charismes personnels

La réalité de l'Eglise comme communauté charismatique postule l'existence d'un "ordre" : "Que tout se passe ... dans l'ordre" (1 Cor 14.40), "Appliquez-vous à conserver l'unité de l'Esprit par ce lien qu'est la paix" (Eph 4.3). Le ministère d'ordre, le charisme ministériel apparaît comme un charisme d'ordre et de paix donné par l'Esprit ("Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau dont l'Esprit Saint vous a constitués episkopoi, "gardiens", Ac 20.28), dans la continuité apostolique. Il faut bien faire attention ici. Il ne s'agit pas d'une conception magique de l'imposition des mains qui transmettrait une sorte de fluide de génération en génération ! La consécration d'un évêque doit être faite au moins par trois évêques : c'est un acte conciliaire. Je dirais que les mains dessinent l'espace ecclésial, l'espace christique où nous pouvons invoquer l'Esprit Saint sur celui qui est consacré. L'Esprit assure ainsi le ministère de la charité, dont Paul rappelle qu'elle dépasse tous les charismes individuels, étant le grand charisme de l'Eglise comme telle (1 Cor 12.13...). L'"hymne à la charité" de 1 Cor 13 est la clé de cet "ordre", de cette "paix", de cette unité du Corps, c'est lui qui donne tout son sens au ministère apostolique qui est destiné à faire concourir à l'édification du corps unique toute la floraison, toute la diversité des charismes personnels. Dans l'Esprit, le ministère atteste l'exaucement de l'épîclèse. Nous prions tous l'épîclèse, nous sommes tous co-liturgues quand l'invocation est prononcée mais c'est le ministère d'ordre qui atteste que Dieu est fidèle. Le ministère "re-présente", iconiquement pourrait-on dire, le célébrant unique, le Christ, il témoigne de la Résurrection ("Nous sommes ses témoins pour ces choses, avec l'Esprit Saint..." Ac 5.32), il veille au "lien de la paix", au grand charisme de la charité, c'est-à-dire à l'unité de l'Eglise. Mais ce charisme ministériel ne peut s'exercer que dans la communion du peuple de Dieu, ce "sacerdoce royal" (1 Pierre 2.9), cette "royauté de prêtres" (Apoc 5.10). Le charisme ministériel enseigne moins qu'il ne rappelle et n'aide à prendre conscience car "vous avez reçu l'onction du Saint et tous vous possédez la connaissance" (1 Jn 2.20). C'est en quelque sorte une réminiscence. Il y a une notion chrétienne de la réminiscence : tout baptisé qui a reçu l'onction de l'Esprit porte en lui tout le mystère de la vérité, mais il l'oublie : un des rôles du ministère est de l'aider à se rappeler. Le ministère doit discerner les esprits, mais sans oublier l'injonction paulinienne : "N'ôtez pas l'Esprit, ne méprisez pas les prophètes" (1 Thess 5.19-20). Car, dans le Christ, "vous êtes édifiés pour être une habitation de Dieu dans l'Esprit" (Eph 2.22).

Sur les quatre listes de charismes que nous trouvons chez Paul, deux seulement (1 Cor 12.8-10 et 28-30) comportent la glossolalie, et toujours au dernier rang. Par contre le charisme d'apôtre vient à la première place (1 Cor 12.28-30,

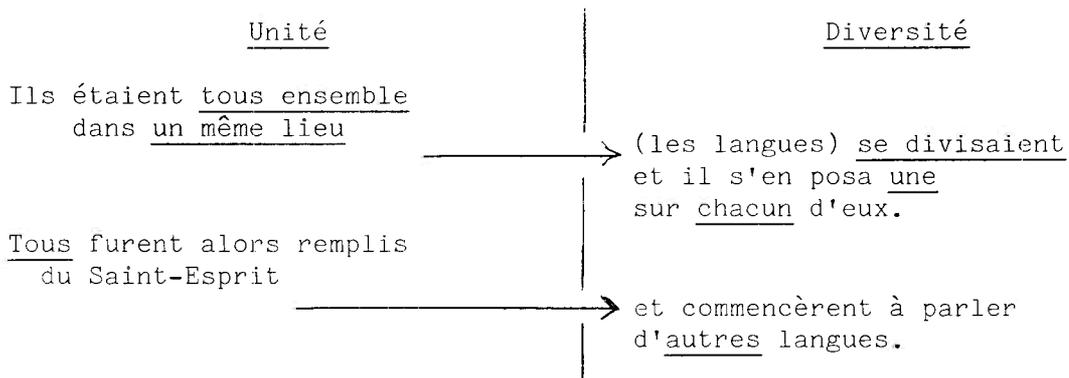
Eph 4.11-12) car il n'est pas un charisme dans l'Eglise mais bien celui de l'Eglise. En second lieu vient celui de "prophétie" : "Aspirez aux dons spirituels, surtout celui de prophétie" (1 Cor 14.1) ; la prophétie n'est pas une ivresse à demi-consciente comme risque de l'être le "don des langues", elle exige "l'intelligence", la collaboration lucide de la personne, pour "l'édification" de tous (1 Cor 14.12 et 15). Les dons se rassemblent ensuite selon deux directions : celle de l'enseignement et celle du rayonnement de la vie. Finalement, Paul dévoile l'existence quotidienne tout entière comme charismatique : ce sont toutes les formes de l'amour actif ("Que celui qui donne le fasse sans calcul... Celui qui exerce la miséricorde, qu'il le fasse en rayonnant de joie !... Que votre charité soit sans feinte... Que l'amour fraternel vous lie d'affection entre vous..." Rom 12. 8-10). A quoi il faut ajouter que dans l'Ancien Testament, l'intelligence et la sagesse créatrice des artistes et des artisans constituent aussi des charismes de l'Esprit, de même que l'action libératrice des "juges" dans le combat de l'histoire, de même que la création d'un espace de justice et de paix par les responsables politiques. En somme, pour Paul, pour l'Eglise, le charisme fondamental est la vie en Christ, le déchiffrement patient du quotidien à travers la mort-résurrection du Seigneur. Cela peut se vivre très humblement. Chaque fois que nous avons l'impression qu'il n'y a pas d'issue, qu'il n'y a pas de solution, si nous ne nous laissons pas aller au désespoir, si nous tombons aux pieds du Christ nous sommes saisis par la force de la résurrection, c'est-à-dire par la force de l'Esprit. Nous comprenons alors qu'il s'agit seulement d'une étape, d'une sorte de rupture de niveau...

3. Une ecclésiologie de communion

"Personne n'a jamais vu Dieu. Mais si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour est parfait en nous. Nous connaissons que nous demeurons en lui, et lui en nous, en ce qu'il nous donne de son Esprit" (1 Jn 4. 12-13).

Dans la "communion du Saint-Esprit", l'Eglise participe à la vie trinitaire. La vie trinitaire, c'est justement une "sur-unité". L'expression est de Denys l'Aréopagite. Dieu est tellement "un" qu'il porte en lui le mystère de l'autre. Dieu est tellement "un" qu'il porte en lui cette pulsation de l'amour. On lit une seule fois dans l'année, mais de la manière la plus solennelle, dans la nuit de Pâques, le prologue de Jean : "Au commencement était le Verbe et le Verbe était 'tendu vers le Dieu' (c'est-à-dire : "vers le Père"). Et le Verbe était Dieu". Donc notre Dieu est un Dieu qui s'ouvre, c'est un Dieu dans lequel il y a une respiration de l'amour. C'est pour cela qu'il peut, en quelque sorte, sortir de sa transcendance pour entrer dans sa création, pour venir nous rejoindre. Il y a là quelque chose de tout à fait fondamental : participer à la vie trinitaire c'est participer à cette source inépuisable d'amour qu'est le mystère trinitaire. Cette "manière d'être" de Dieu, nous la recevons en Christ. Le dogme de Chalcedoine dit qu'il est "consubstantiel" au Père dans sa divinité et il est consubstantiel à nous dans son humanité. Que nous le sachions ou non, et même si nous avons l'impression d'être de petits îlots dans l'océan de la solitude, nous sommes un seul être, nous sommes une seule vie, nous sommes un seul corps, nous sommes un homme unique dans le Christ. Et en même temps à la rencontre du Christ, sous les flammes de l'Esprit, chacun est consacré en ce qu'il a d'unique, d'irremplaçable, comme personne. On devient une personne dans la mesure où l'on a comme horizon la communion. On est une personne parce que l'on est "en communion". Bien sûr on n'y arrive pas ! Nous ne sommes pas des personnes, nous sommes des embryons de personnes ! Ou plutôt nous sommes des personnes, mais nous n'arrivons pas à le vivre. Il faut devenir ce que nous sommes : et c'est... toute la vie ! Toute la vie va de l'"image de Dieu" qui en nous est restaurée en Christ et elle chemine vers la "ressemblance"... Et la "ressemblance", c'est bien entendu la sainteté !

La dialectique de l'un et du multiple revient sans cesse dans les textes du Nouveau Testament concernant aussi bien le Christ que l'Esprit. Le récit même de la Pentecôte est particulièrement significatif :



La koinônia, la communion, se vit en Christ, dans l'Esprit. La conscience "catholique" n'est pas individuelle mais ecclésiale : un seul Christ, plusieurs membres - un seul Christ, mais qui rencontre chacun comme son ami, préfère chacun ; un seul Esprit, plusieurs charismes - et l'Esprit illumine l'intériorité de chacun. Le Christ est le Dieu fait homme. Comme évidence nous le voyons, nous allons vers lui, nous sommes en face de lui, nous entendons ses paroles en lisant l'évangile ou en entendant lire l'évangile dans la célébration. L'esprit, lui, est le Dieu caché, le Dieu secret, celui qui nous saisit par la profondeur de nous-mêmes et qui s'efface pour que la vie qu'il nous communique soit vraiment notre vie. Il est dynamisme, il est mouvement, il est mouvement vers le Christ : c'est en lui que nous pouvons dire que Jésus est Seigneur ; il est mouvement vers le Père : c'est en lui que nous pouvons oser nommer l'abîme, le silence, l'origine... Il ne faut pas parler trop facilement de Dieu, il faut toujours avoir la crainte et le tremblement quand on parle de Dieu ! Et pourtant l'Esprit, l'Esprit du Fils nous apprend à dire "Abba", ce mot d'une infinie tendresse, d'une infinie familiarité. On ne trouve rien de tel dans le judaïsme de l'époque de Jésus. Le peuple nommait Dieu son "Père", au sens collectif, mais "Abba" jamais ! C'est vraiment la révélation de l'intimité de Dieu, du cœur de Dieu, qui nous est faite dans le Christ et dans l'Esprit Saint. Tout est donné en Christ, dans la profondeur sacramentelle de l'Eglise, mais la communion vécue est sans cesse à réinventer dans la "nouveau-té de l'Esprit".

Corps du Christ, temple du Saint-Esprit, peuple de Dieu, l'Eglise apparaît comme une communion offerte et à réaliser, à l'image de la Trinité. Communion, d'une part, des consciences personnelles : le magistère ne peut agir et définir qu'en tenant le plus grand compte du "sens de l'Eglise", de "l'intuition de vérité" du Peuple de Dieu. La Vérité est Vie, la Vérité est rencontre. La Vérité ne peut pas s'imposer du dehors aux consciences personnelles, comme une contrainte intellectuelle ; la Vérité doit leur devenir évidente dans la communion de l'Esprit...

Communion, d'autre part, des églises locales. Dans l'Eglise ancienne, nous la voyons s'organiser autour d'une hiérarchie de centres d'accord qui sont fondamentalement des centres de communion.

L'Apocalypse commence par des lettres aux Eglises et chacune de celles-ci conclut par ces mots : "Celui qui a des oreilles, qu'il écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises" (Apoc 2.7). Ce qui semble caractériser la tradition de l'Eglise indivise, c'est la multiplicité "symphonique" des moyens dont l'Eglise dispose pour détecter l'inspiration de l'Esprit : l'accord des évêques, l'accord des colonnes de l'épiscopat - ce que l'on a appelé longtemps "la Pentarchie", aujourd'hui l'accord des patriarches, la "confirmation" du premier évêque, la communion

des consciences personnelles et les phénomènes de prophétisme qui l'animent. Symphonie telle que personne ne peut avoir le dernier mot - sauf l'Esprit et le mystérieux accord qu'il provoque. Il n'y a pas dans ce domaine de définition juridique possible ! Les débats qui ont eu lieu en Occident à la fin du moyen-âge, au moment de la grande crise conciliariste afin de savoir qui a le pouvoir dans l'Eglise - est-ce le pape, est-ce le concile ? - n'ont aucun sens pour l'Eglise orthodoxe ! Il n'y a pas de formule ! Il y a des tensions qui finissent toujours par se résoudre parce que c'est l'Esprit qui a le dernier mot. La tension donne à l'Esprit la possibilité d'agir !

II. ASPECTS MAJEURS DE L'ACTION DE L'ESPRIT SAINT

1. La liberté et l'"économie"

Le Dieu-Esprit n'est pas le concurrent de l'homme, il est le Dieu secret. Il y a une parole admirable de Jésus qui me paraît très bien définir le rôle de l'Esprit - et dont les orthodoxes ont bien besoin, eux qui aiment tant la liturgie (c'est très bien d'aimer la liturgie, mais cela ne suffit pas !) : "Si tu veux prier, entre dans ta chambre, ferme la porte, et là, Dieu qui voit dans le secret..." Ce secret, c'est cela le mystère de l'Esprit ! La liturgie, il faut l'intérioriser en entrant dans le secret et il faut l'extérioriser dans l'amour concret du prochain. Sinon elle est vaine, et elle peut devenir une "drogue" hebdomadaire... Le Dieu-Esprit, loin d'être le concurrent de l'homme est au contraire le promoteur de sa liberté dans la gratuité absolue de l'amour.

N'est-ce pas ce que le Christ lui-même a souligné en parlant de l'oeuvre de l'Esprit : "C'est votre avantage que je m'en aille, car si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous" (Jn 16.5-16). Et : "Celui qui croit en moi fera lui aussi les oeuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes parce que je vais au Père, et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai" (Jn 14. 12-13). En retournant au Père, Jésus nous rend libres par le don de son Esprit, il ouvre à notre responsabilité - "jusqu'à ce qu'Il vienne", et pour qu'Il vienne - le chantier de l'histoire.

L'Esprit ne peut agir qu'à travers nos libertés personnelles. L'Esprit révèle la faiblesse paradoxale du Dieu vivant, qui n'est pas toute-puissance extérieure. Dieu n'a pas la puissance de l'ouragan ou du raz-de-marée ! Dieu n'a pas la puissance du dictateur ou même de l'agent de police, Dieu est Esprit - c'est la grande révélation faite par Jésus : Cette femme impure, au puits de Jacob (Jn 4, 24), qui avait eu cinq maris et qui vivait avec un homme qui n'était pas son mari, elle qui de plus était hérétique, c'est à elle que Jésus a fait la révélation qu'il faut adorer Dieu en esprit. Dieu ne peut agir que comme un influx de lumière, d'amour et de paix, à condition que nos coeurs s'ouvrent à Lui. Dieu attend la libre réponse de l'homme, son libre amour ; c'est comme s'il se retirait, s'effaçait, se taisait pour laisser à l'homme l'espace de sa liberté. Dieu-Amour entre en dialogue avec l'homme, il entre réellement dans une histoire tragique où il se fait infiniment vulnérable, où il est, sans cesse, crucifié. De sorte que la véritable toute-puissance de Dieu se révèle en définitive sur la croix où l'amour et l'Esprit envahissent tout, même la mort, pour peu que nous nous ouvri-
ons à eux par la foi.

La dialectique de la liberté s'exprime avec une force incomparable dans les épîtres pauliniennes et surtout dans les chapitres 7 et 8 de l'épître aux Romains. Paul oppose la chair et l'Esprit, non pas selon un dualisme spiritualiste, comme on l'a compris trop souvent, mais comme l'antithèse de la mort et de la vie. Pour les Pères de l'Eglise, le péché c'est la mort ! Il y a là quelque chose de fondamental à bien comprendre. Pour Paul, la chair c'est la créature qui se sépare de Dieu, se referme sur elle-même et par là se voue à la finitude et à la

mort. La chair, c'est la béance, le "manque-à-être" de l'homme (pour employer des expressions lacaniennes) qui multiplie les illusions, les idoles, sans pouvoir jamais s'accomplir. Même les oeuvres de la loi ne peuvent libérer l'homme de sa condition de déchirement et de mort. La loi donnée à Israël a pour but de faire prendre conscience à l'homme de sa véritable situation. La loi ne sauve pas, mais creuse en l'homme l'humilité, ce que Paul appelle la "tristesse pour Dieu" (2 Cor 2.10). Elle creuse en l'homme l'espace de l'appel, l'espace de la foi. Seul peut nous libérer l'amour infini, infiniment gratuit, du Crucifié-Ressuscité qui nous vivifie dans son "corps spirituel", dans son corps ecclésial, son corps imprégné par les énergies de l'Esprit. Ce qui est demandé à l'homme, c'est donc, fondamentalement, le retournement du coeur et de l'intelligence, la foi, la gratitude, l'amour répondant à l'amour.

Dans la magnifique parabole du festin de noces, le maître de maison invite les gens très bien, les notables de la ville. Ceux-ci consultent leur agenda mais ils ont tellement de choses à faire qu'ils ne peuvent pas venir et se dérobent. Alors il envoie chercher les gens sur la place publique ; mais il y a encore de la place. Alors il envoie chercher les gueux, les éclopés, les marginaux, le long des chemins, des clotûres. Tous viennent. Et que leur demande-t-il ? D'être vertueux ? Non. Simplement d'avoir fait quelque chose pour mettre un habit de fête, d'avoir revêtu leur coeur d'un habit de fête. Il y en a un qui est mis à la porte... Et nous prions dans l'office de nuit au début de la Semaine Sainte, où ce thème est repris si fortement, pour que le Christ nous revête d'un habit de lumière, lui qui est l'Illuminateur. Une très belle homélie du II^e siècle dit que "plus personne ne sera jeté à la porte du festin, parce que le Christ nous revêt tous d'un habit de lumière".

Revêtir son coeur d'un habit de fête, c'est-à-dire d'un habit de joie et de gratitude. De gratitude devant l'immense joie imméritée. Alors la puissance de la résurrection, l'Esprit qui donne la vie, nous envahit, nous recrée : "Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité d'entre les morts le Christ Jésus vivifiera aussi vos corps par son Esprit qui habite en vous" (Rom 8.11). Et nous voici affranchis par l'Esprit, "de la loi du péché et de la mort" (Rom 8.2). Il s'agit là du désir fondamental de l'homme, le désir qui monte de la profondeur de sa corporéité. Il faut bien comprendre cela. A notre époque, on parle tout le temps de la vie, les gens veulent vivre, ils veulent vivre intensément, ils "invitent à la vie"... et la vie n'en finit plus de vivre. Je veux dire que la vie se renouvelle toujours cycliquement, mais les individus, eux meurent. Or, même la biologie nous montre que chaque individu est génétiquement, biologiquement unique. La vie cyclique, la vie faite de mort et de naissance veut devenir ces individus uniques. Et l'individu unique, lui veut vivre, mais d'une vie autre, d'une vie éternelle. C'est donc le désir le plus profond de l'homme qui monte de la profondeur de son être et qui s'accomplit dans l'Esprit et la liberté : "Car le désir de la chair, c'est la mort, tandis que le désir de l'Esprit, c'est la vie et la paix" (Rom 8.6). "Tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu" (Rom 8.15), arrachés à l'esclavage, enfantés par la mort-résurrection baptismale à "la liberté glorieuse des enfants de Dieu" (Rom 8.21). (On parle beaucoup de l'eucharistie mais on ne parle pas assez du baptême. Or le baptême est le rythme de notre vie quotidienne ; c'est sans cesse que nous sommes appelés à transformer les situations de mort, les situations d'angoisse, les situations sans issue en situations de résurrection... Le baptême est le chiffre de notre existence quotidienne. La Philocalie, cette grande anthologie de textes faits pour être priés, ne parle pratiquement jamais de l'eucharistie, mais il y est tout le temps question du baptême et de la grâce baptismale...)

Mais ce n'est pas pour n'importe quoi et n'importe comment que l'Esprit nous rend libres. L'Esprit est l'Esprit du Fils, et il ne cesse de nous renvoyer à Jésus. Il est l'Esprit du Serviteur et il nous propose comme chemin celui suivi

par Jésus, constitué par lui et authentifié par le Père. L'Esprit libère notre liberté. Il la libère du dedans, de l'intérieur, sans la contraindre, comme une inspiration créatrice. C'est cela le rôle de l'Eglise : non pas multiplier les règles et les lois - et d'aggraver la loi de l'Ancien Testament - mais de donner le sens, donner une inspiration créatrice, donner à la liberté son véritable contenu : "la foi opérant par la charité", dit Paul aux Galates (Gal 5.6). La liberté s'identifie à l'amour créateur : "Vous avez été appelés à la liberté ; par la charité mettez-vous au service les uns des autres. "C'est cela la clé de la véritable existence ecclésiale et humaine : "Mettez-vous au service les uns des autres. Car un seul précepte contient toute la loi en sa plénitude : tu aimeras ton prochain comme toi-même" (Gal 5.13-14). Ce qui veut dire qu'il faut s'aimer aussi soi-même. Il est important de s'aimer soi-même. Si l'on n'"est" pas, si l'on n'existe pas, on ne peut pas aimer les autres. Il y a un équilibre qui n'est pas facile à trouver. L'homme qui, par la foi, l'humilité, la charité, laisse en lui agir l'Esprit, celui-là devient vivant et libre de toute la fécondité d'une vie plus forte que la mort : "Le fruit de l'Esprit est amour, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi; contre de telles choses, il n'y a pas de loi" (Gal 5.22-23).

Ainsi, dans la Nouvelle Alliance, le "commandement nouveau" remplace la loi mosaïque et pose une relation de réciprocité : "Celui qui m'aime... je l'aimerai". Tout tend à s'intérioriser, la loi et les prophètes se réduisent au commandement d'amour. L'autorité conférée aux Douze et à leurs successeurs se situe au cœur même de la communauté pour actualiser l'action vivifiante de Jésus, son pouvoir dans l'Esprit Saint - de pardonner, guérir et sauver. C'est cela l'exercice du service épiscopal et sacerdotal qui a pour but de faire accéder les fidèles à la communion "des porteurs de l'Esprit" : les aider à devenir ce qu'ils sont ! Le Christ a montré que la véritable liberté est "obéissance jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix" (Phil 2.8), c'est-à-dire ouverture, au-delà des limitations individuelles de chacun, à l'Esprit qui fructifie dans la sainteté. Cette obéissance du Christ n'exprime aucune subordination par contrainte, mais au contraire son unité totale avec le Père, cette unité qui est le lieu même de l'Esprit. L'expression "monarchie du Père" ne doit pas tromper, il ne faut pas l'interpréter au sens sociologique ; cela veut dire simplement que le Père est le seul "principe", la seule arkhai, le seul principe des autres personnes de la Trinité, de toute éternité, et la seule source de la Divinité, de l'essence divine. Mais il n'y a pas subordination. Le but du service épiscopal et sacerdotal, c'est justement d'amener les fidèles à cette vraie liberté où tous obéissent à tous dans l'unité du Corps du Christ, sous les flammes et les souffles de l'Esprit.

Ce passage, sans cesse à renouveler, de l'Ancienne à la Nouvelle Alliance, de l'état de nomikos (celui qui est soumis à la loi) à l'état de pneumatikos (celui qui est libre dans l'Esprit), exige non une application légaliste mais une application thérapeutique de la règle, afin que celle-ci soit vraiment "la loi de l'Esprit qui donne la vie" (Rm 8.2). "Les canons doivent être appliqués comme des ordonnances thérapeutiques", a dit le 7^{ème} concile oecuménique. Il appartient au père spirituel et, en dernière instance, à l'évêque, d'exercer envers chaque personne une véritable disposition ("économie") d'amour, non pas contre la règle, mais selon l'esprit de la règle, selon l'Esprit Saint, car "nous servons sous le régime nouveau de l'Esprit" (Rm 7.6). La grande révolution évangélique, il ne faut jamais l'oublier, c'est qu'il n'y a rien au-dessus de la personne et de la communion des personnes. "Le sabbat est pour l'homme et non l'homme pour le sabbat..." Toutes les règles, toutes les valeurs sont pour l'homme et non l'homme pour les règles, c'est cela la révolution évangélique.

2. L'Esprit et la Parole : prophétie et tradition

La Tradition est la vie incessante de l'Esprit dans l'Eglise. La Tradition

est la vie incessante de la "nouveau-té de l'Esprit" car Esprit veut dire nouveau-té... Etre dans la Tradition, c'est participer, dans l'Esprit, au mystère inépuisable du Ressuscité qui nous ressuscite. La tradition doctrinale - c'est-à-dire les jalons fixés par l'Eglise sur la voie de la connaissance de Dieu - et la tradition mystique - c'est-à-dire l'expérience anticipée des mystères de la foi - ne peuvent être séparés : on ne comprend pas les dogmes hors de l'expérience "spirituelle", on n'a pas davantage la plénitude de cette expérience en dehors du Verbe incarné et de ses enseignements que l'Esprit nous permet de pénétrer : "Le Paraclet vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit" (Jn 15. 26-27), dit Jésus dans le discours des adieux. La Tradition n'est pas une source de la révélation (la révélation est celle faite aux Apôtres, et transmise par eux). La Tradition est la réception vivante, toujours renouvelée, de la révélation dans l'unité diverse - diverse aussi à travers le temps - du Corps du Christ. Ce n'est pas un complément de la Parole mais le Souffle qui la porte et ne cesse de l'incarner dans la communion des saints, la "pneumatosphère" qui rend la parole vivante à toutes les époques de l'histoire. La Tradition, c'est l'Esprit qui fixe les Ecritures et ne cesse d'approfondir leur sens inépuisable. Il faudra toute l'histoire, toutes les cultures, pour puiser dans l'inépuisable du Corps du Christ. La Tradition, c'est l'Esprit puisant "en arrière" dans le Christ déjà venu et annonçant, "en avant", le Christ qui vient. La Tradition transforme les textes apparemment hétérogènes de la Bible, la dualité des deux Testaments, en "corps unique de la Vérité" et permet leur assimilation nourricière, "eucharistique". La Tradition discerne dans l'histoire, dans les cultures, le vif et le mort, pour assumer le vif dans une annonce renouvelée de la Parole et creuser le mort jusqu'à la nostalgie de cette Parole. C'est cela que nous devons faire aujourd'hui, dans la culture qui est la nôtre. Il ne s'agit pas de la maudire, il s'agit d'évangéliser là où nous sommes maintenant. La Tradition multiplie les témoignages d'une vivante réception de la Vérité, témoignages doctrinaux mais aussi vécus, de prophétisme ou de sainteté, histoire de la communion des saints qui compose peu à peu comme le Testament de l'Esprit. Enracinée dans le mystère pascal, tournée d'un même mouvement vers l'accomplissement ultime, vers l'avènement du Royaume, la Tradition est à la fois la mémoire vivante de l'Eglise, son esprit critique et sa capacité d'innovation. Saint Irénée de Lyon parle de la "foi reçue de l'Eglise, et que nous gardons, foi qui toujours, sous l'action de l'Esprit de Dieu, comme une liqueur de prix conservée dans un vase de qualité, rajeunit et fait même rajeunir le vase qui la contient" (Contre les hérésies III, 24, 1). La Tradition n'est pas comme un talent enfoui. Il faut que le talent fructifie, donc il faut que la Tradition fasse rajeunir le vase qui la contient.

Il importe donc que notre parole porte en elle la puissance de l'Esprit, ce silence plein, cette plénitude de vie et de joie au coeur de la parole (plénitude que nous pouvons pressentir quelquefois, souvent même dans la liturgie !)

"Nous n'avons pas reçu, nous, l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les dons que Dieu nous a faits. Et nous en parlons non pas en un langage enseigné par l'humaine sagesse, mais en un langage enseigné par l'Esprit, exprimant en termes d'Esprit les réalités de l'Esprit", écrit Paul aux Corinthiens (1 Cor 2.12-13). C'est dire qu'une parole portée par l'Esprit est inséparable d'une ouverture à l'inspiration créatrice, à une sorte de poésie transfigurée. Les dons de l'Esprit relèvent de l'inspiration, de la création, de la liberté, de ce que Jean appelle "la lumière de la vie". Nous avons besoin dans l'Esprit Saint non seulement d'une théologie intellectuelle et spéculative mais, je dirais, d'un "gai savoir" de la mort-résurrection. Chez les Pères eux-mêmes, une sorte d'ivresse, d'éros théologique traverse, quand ils parlent de l'Esprit, de trop pesantes et logiques spéculations. Le silence, "ce mystère du monde à venir", disait saint Isaac le Syrien, doit s'inscrire dans notre parole par la négation, l'antinomie, le paradoxe qui font éclater les concepts. Indispensables aussi, dans la parole et son inscription liturgique, une poésie, une musique, une beauté pacifiantes, lumineuses, un rythme, une sorte de danse intérieure qui brise la suffisance du discours, révèle son axe de silence et mobilise le silence pulsant

du corps, du coeur. L'Esprit est le silence au coeur de la Parole.

La plus belle "conjonction" de l'Esprit et de la Parole se trouve dans l'Incarnation elle-même. Il importe que nos paroles participent de ce mystère, afin qu'elles ne soient pas affrontement de solitudes, mais qu'elles aillent du coeur au coeur. Il importe aussi de retrouver les chemins de la contemplation silencieuse, le recul et l'inspiration d'un certain silence, de ne pas être seulement des militants fiévreux, "Quant à Marie, elle conservait avec soin toutes ces paroles et les méditait en son coeur" (Luc 2.19).

La parole de l'Eglise vaut à la fois par l'ouverture de celle-ci à la vie et par son ouverture au silence. Par le témoignage des prophètes et par celui des contemplatifs.

3. L'Esprit et la prière

"Avec le Père et le Fils, il reçoit même adoration et même gloire", dit le symbole de la foi. La formule est liturgique. Il est intéressant que le Credo ne parle de l'Esprit qu'à travers une glorification liturgique qui reprend la pensée de saint Basile dans son Traité "Du Saint-Esprit" : l'Esprit est pleinement Dieu justement parce qu'il est adoré et glorifié "conjointement" avec le Père et le Fils, selon une "égale dignité".

Ainsi la proclamation de la divinité de l'Esprit, qui a été faite au 2ème concile oecuménique, est inséparable dans la réflexion théologique comme dans le Credo lui-même d'une démarche de glorification, de louange, comme s'il s'agissait moins de parler de l'Esprit que de parler en lui, sous son inspiration. Là s'exprime l'attitude de la créature par rapport au Dieu "qui donne la vie". Attitude qui fonde une certaine manière "eucharistique" de prendre à pleine main la vie donnée : "en toutes choses faites eucharistie", disait Paul (1 Thess 5.18). Les premiers chrétiens voyaient dans cette parole de Paul la définition même de l'existence chrétienne. Et saint Irénée de Lyon disait : "La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu" (Contre les hérésies IV, 20, 7).

Cette attitude s'explicité surtout dans la prière et la célébration. Nous sommes donc amenés à approfondir le rapport entre l'Esprit et la prière : dans la liturgie d'abord, puis dans la prière personnelle où l'homme, "acquérant l'Esprit", devient un être liturgique.

a) L'Esprit dans la célébration

En Christ, au coeur de l'Eglise, l'Esprit fait irruption dans notre monde. Il ne se limite pas aux frontières canoniques de l'Eglise : nous savons où est le coeur de l'Eglise, nous ne savons pas où sont ses frontières, nous ne pouvons pas penser que l'Esprit s'arrête quelque part ! Comme disait Paul Evdokimov, ce n'est pas l'Eglise qui est dans le monde, spirituellement c'est le monde qui est dans l'Eglise. L'Esprit établit comme une "tête de pont", ou plutôt un germe sacramentel, du Royaume, provoque une sorte d'anticipation du Royaume qui exige le culte et s'exprime par lui. Romano Guardini a dit profondément que le culte est un "jeu eschatologique", un jeu de l'ultime où vibre la gratitude (eukharistô veut dire "merci", dans le grec actuel) des hommes, où vibre ce que l'Évangile appelle la jubilation qui s'emparait des contemporains de Jésus lorsque celui-ci réalisait ses grands miracles - les gestes de libération et de guérison du Seigneur.

Dans le culte, en réponse à l'épiclese, l'Esprit "re-présente", rend présente et agissante l'oeuvre du Christ, empêche qu'elle soit rejetée dans un passé lointain, dans une culture périmée. L'Esprit, dans la vie sacramentelle et sa

célébration par l'Eglise, garantit et illustre la portée universelle - la portée pour nous, la portée pour moi, aujourd'hui - de ce qui s'est passé entre la Nativité et l'Ascension. En même temps, l'Esprit anticipe la Seconde Venue. En lui le passé messianique reste présent et l'à-venir du Royaume affleure déjà.

Le culte, ne l'oublions pas, est toujours célébré, selon la règle liturgique de la pars pro toto - la partie pour le tout, au nom de l'humanité tout entière. C'est l'humanité tout entière qui est ressuscitée en Christ. Un certain nombre d'hommes le savent - c'est la foi - et le célèbrent dans le culte. Ils célèbrent "pour la vie du monde", comme dit la liturgie de saint Basile. On a perdu cela de vue à la période constantinienne, mais nul n'en avait plus conscience que les chrétiens des premiers siècles, qui n'étaient qu'une poignée. Nous sommes "mis à part" pour être rois, prêtres et prophètes pour l'humanité tout entière et pour le cosmos tout entier. L'homme et la création, dans la célébration, à travers quelques uns, reprennent conscience de leur vraie vocation, qui est liturgique, le monde et la culture retrouvent leur sens, qui est eucharistique. L'homme-en-Christ redevient le prêtre de la "liturgie cosmique", appelé, selon Maxime le Confesseur, à réaliser dans l'Esprit les grandes "synthèses christologiques" : du masculin et du féminin, de la matière et de l'esprit, du créé et de l'incrélé. Le culte rappelle aux hommes, leur fait vivre, qu'ils ne peuvent être rois de la création que s'ils en sont d'abord les prêtres : à ceux qui acceptent de faire offrande de leur science, de leur art, de leur capacité technique, de leur responsabilité politique et sociale, l'Esprit "vivifiant" accorde en retour la force bienfaisante de découvrir et d'exprimer le monde non pour le détruire mais pour le spiritualiser, de servir les hommes et non de les asservir, de connaître, mais dans le respect des êtres et des choses, de créer de la beauté non pour séduire mais pour éveiller au mystère. C'est ainsi que le culte a été, et doit redevenir, le ferment d'une authentique culture.

b) La prière personnelle

Intériorisation de la célébration liturgique, prise de conscience de la grâce sacramentelle, la prière personnelle entraîne une progressive "spiritualisation" de tout notre être. Dans l'Esprit Saint, notre intelligence découvre, au plus intérieur, au plus central de notre vie, dans notre "coeur", l'énergie baptismale. "Ainsi Dieu embrase notre coeur, (...) lui qui, depuis le baptême, y habite" (Hésychius de Batos, Cent. II, 3). Alors l'homme connaît - et nous connaissons tous, parfois un instant seulement - une "sensibilité" qui n'est pas sentimentale, la "sensibilité de l'Esprit" (Diadoque de Photice, Sermon ascétique, 34, 36, 37, 39), la capacité de "sentir Dieu" au-delà de tout et au coeur de tout. "Qu'est-ce que la connaissance ? - La conscience de la vie immortelle. - Et qu'est-ce que la vie immortelle ? - Tout sentir en Dieu. Car l'amour vient de la rencontre (...) Et pour le coeur qui reçoit cette connaissance, celle-ci est tout entière douceur débordant sur la terre. Car il n'est rien de semblable à la douceur de la connaissance de Dieu" (Saint Isaac le Syrien, Sentence 38)... Souvent il faut beaucoup de temps, beaucoup d'années, beaucoup d'épreuves pour pressentir par instants la douceur de Dieu : c'est alors que nous commençons à pressentir l'essentiel !

L'ouverture à l'Esprit passe par la mort-résurrection baptismale, sans cesse renouvelée, par une ascèse qui crucifie cette "idolâtrie de nous-mêmes" qui nous rend opaques à la "lumière de la vie". Dans la grande tradition monastique, le spirituel est inséparablement "stavrophore" (porteur de la croix) et "pneumatophore" (porteur de l'Esprit) car c'est la croix qui est "vivifiante".

L'ascèse va de la foi à l'amour par l'humilité et par l'espérance. Elle "purifie le coeur" des vaines pensées par la "mémoire de la mort" qui se transforme en "mémoire de Dieu", en mémoire du Christ descendant pour les vaincre dans notre mort et dans notre enfer. Ascèse donc de "basculement du coeur", de meta-

noïa, du retournement de notre intelligence, de toute notre saisie du réel. La "tristesse pour la mort" devient "tristesse pour Dieu", l'angoisse de la finitude se transforme en émerveillement et en gratitude quand on comprend que la racine du péché, c'est le manque de confiance, une attention insuffisante à la résurrection (Saint Isaac le Syrien). Dans la grande tradition monastique, le "baptême de l'Esprit", prise de conscience de la grâce baptismale, s'identifie, loin de tout triomphalisme charismatique, au "don des larmes", larmes de repentir puis de joie, larmes "spirituelles", "vêtement de noces", dit saint Jean Climaque, du gueux appelé par pure grâce au festin du Royaume...

Peu à peu, l'homme sent s'ouvrir en lui, au-delà de l'espace-temps, la respiration de L'immense : il "respire l'Esprit", disent les spirituels. Son intelligence et son coeur s'unifient au feu de l'Esprit, dont la douceur et la plénitude peuvent même toucher, transfigurer ses sens. Alors la prière n'est plus une obligation périodique, elle rejoint la célébration de notre être profond, elle rejoint l'essence même des choses, la spontanéité de la vie : l'homme devient prière. "Les mouvements de l'intelligence purifiée sont des voix muettes qui chantent dans le secret une psalmodie à l'Invisible" (Saint Isaac le Syrien).

Alors se manifestent les "fruits de l'Esprit" : la perception du mystère des êtres et des choses, les charismes (les dons) de service et d'amour. L'homme spirituel, "séparé de tous", est "uni à tous" : il perçoit l'unité fondamentale de tous les hommes en Christ. Il reçoit le don de "sympathie", au sens fort, la capacité de "sentir avec". Crucifié avec le Christ, il éprouve sa compassion sans limites, il porte tous les êtres dans sa prière. Devant le rayonnement de cet amour, les âmes s'ouvrent ; elles cessent de se haïr, elles découvrent que l'amour est possible. Le spirituel peut recevoir le "discernement des esprits", il peut devenir un authentique "père spirituel" capable d'éveiller, de libérer, de guérir.

4. L'Esprit et l'acte créateur

L'Esprit est donné à tous, et tous sont appelés à cette "sensibilité" spirituelle qui pousse l'homme, inséparablement, à la prière et à la responsabilité (car rien n'engage davantage que la prière) ; qui le pousse non seulement à s'immerger en Dieu, comme le mystique, mais à agir avec Dieu, comme le prophète, dans l'histoire des hommes. Le prophète Elie doute de sa mission à un moment donné, il fuit au désert, il veut mourir. Puis finalement il rencontre Dieu... non pas dans le fracas, non pas dans la tempête, mais dans une brise légère, "à la limite du silence", dit l'hébreu. Il reçoit alors, dans cette rencontre, la force de repartir parmi les hommes, de mener son combat contre les idoles. "La gloire des yeux de l'homme consiste à pouvoir exister et voir dans et par les yeux de la Colombe" (Saint Grégoire de Nysse).

Voyant par les yeux de l'Esprit, l'homme perçoit le dynamisme que celui-ci introduit dans l'histoire : le plan des phénomènes, causes, déterminations, structures, alchimie du désir et de la mort, lui apparaît traversé par le plan du Mystère, c'est-à-dire par la venue libératrice et transfigurante du Christ dans l'Esprit. Il voit le "monde nouveau" - "Voici, je fais toutes choses nouvelles" (Apoc 21.5) - travailler, miner, féconder déjà l'humanité comme un ferment irréductible. Il apprend à rendre "pascalle", résurrectionnelle, toute situation, serait-elle d'agonie et de mort, dans sa vie comme dans l'histoire, dans l'histoire comme dans l'Eglise.

L'une des images néo-testamentaires pour désigner l'Eglise est celle d'"épouse du Christ". A la fin des temps, dit Paul, l'Eglise se révélera comme cette vierge sans tache ni ride, fiancée digne du Christ. Mais Paul ne laisse aucun doute sur la distance qu'il voit subsister chez ses destinataires entre ce qu'ils sont sacramentellement, comme baptisés, comme assemblée eucharistique, et

ce qu'ils ont à devenir. "Je vous ai fiancés à un époux unique, comme une vierge pure à présenter au Christ. Mais j'ai bien peur qu'à l'exemple d'Eve, que le serpent a dupé par sa ruse, vos pensées ne se corrompent en s'écartant de la simplicité envers le Christ" (2 Cor 11.2-3). L'Eglise Corps du Christ est sainte - et cela il faut le tenir, avec une force absolue -, d'une sainteté irrémédiable, d'une sainteté qu'elle ne peut pas perdre ("les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle"), elle ne cesse de porter en elle, dans son "mystère", la puissance de la Résurrection. Mais, en même temps, elle est faite de pécheurs et son devenir dans l'Esprit Saint et la liberté exige sans cesse le repentir et la créativité. Certes l'Apocalypse montre la Fiancée de l'Agneau descendant du ciel au dernier jour (21.2 et 9.10). Mais dans le devenir terrestre de l'Eglise les Pères n'hésitent pas à lui appliquer ce que les prophètes comme Osée et Ezéchiel ont dit de Jérusalem, destinée à être l'Epouse du Seigneur mais se prostituant sans cesse. A cette différence près de la présence du Christ dans les sacrements de l'Eglise, dans l'Eglise comme sacrement, présence de la Croix vivifiante qui permet sans cesse le retournement du coeur dont la "chaîne d'or" de la sainteté ne cesse de témoigner. L'Eglise, ont dit les Pères latins, est une "chaste prostituée", la prostituée que le Christ pardonne quand elle vient embrasser ses pieds et les essuyer de ses cheveux. Voie de l'humilité, du repentir, du rayonnement par la sainteté et le service - et non triomphalisme clos ou conquérant.

Si l'on regarde ce que l'Eglise a suscité de beauté, de force, dans la culture des hommes, il est incontestable qu'à un moment de son histoire elle a pris peur de l'Esprit, a cessé d'être créatrice pour devenir ritualiste et moralisante. Alors les bourrasques de l'Esprit ont soufflé à la périphérie de l'Eglise, et parfois contre elle, dans une exigence de vie créatrice, de justice et de beauté. "Il y a des athées ruisselants de la Parole de Dieu" disait Péguy, et je crois que c'est toujours vrai.

Mais le prophétisme, quand il est déraciné de l'eucharistie, de sa puissance de résurrection, se heurte tôt ou tard au mur de la finitude et de la mort, projette sur cet écran fatal de terribles idolâtries. Sans le vouloir, Marx engendre Staline, et Nietzsche Hitler. Van Gogh se suicide, Rimbaud se tait, Antonin Artaud devient fou.

Il importe donc aujourd'hui de retrouver les racines ecclésiales du prophétisme, le lien fondamental du Christ et de l'Esprit. L'Eglise est appelée à discerner les esprits dans l'histoire, sans contrister l'Esprit ni mutiler la vie qu'il suscite. Les critères du discernement sont, me semble-t-il, le critère trinitaire, celui de la personne en communion, et le critère christique, celui de la Croix vivifiante. Tout esprit qui dépersonnalise (que ce soit par un savoir prétendument total sur l'histoire, ou par des états fusionnels et exaltés, ceux que donnent la drogue ou des spiritualités panthéistes ou sectaires) n'est pas du Christ. Tout esprit qui détruit la communion (par la convoitise individuelle, par l'exploitation ou la domination de l'homme par l'homme) n'est pas du Christ. Tout esprit qui promet l'épanouissement du désir en deçà de la mort, dans l'ignorance ou le refus des voies de la résurrection, n'est pas du Christ.

Si nous tenons compte de ces critères, nous pouvons, nous devons retrouver l'actualité du courant prophétique, le sens des pentecôtes successives. Le don de prophétie existe dans le plus quotidien de la vie, il y a une sorte de génialité de l'Esprit qui existe chez les êtres les plus humbles dans "l'invention" quelquefois d'un geste inattendu de bonté ou de beauté, chez tant de vrais "vivants" qui ne cessent de réinventer l'amour, la beauté, la joie profonde d'être. Cela jaillit parfois à la surface de l'histoire. Peut-être comme ce que nous voyons aujourd'hui se passer dans l'Eglise russe, après tant de martyrs...

L'Eglise doit redevenir la source d'une spiritualité créatrice, elle doit communiquer aux hommes l'expérience de la résurrection, la capacité, en s'enra-

cinant au-delà de l'histoire, de bouleverser, d'ensemencer la vie avec la lumière de l'Eternité. En Christ, dans la Croix vivifiante, Dieu nous offre la résurrection : il attend maintenant de nous, sans cesse, la réponse de notre amour créateur, dans l'Esprit Saint et la liberté.

(Texte établi d'après un enregistrement
et non revu par l'auteur.)